

Eleonora d' Arborea

M A N U S C R I T

ELEONORA D'ARBOREA

de Giuseppe Dessi

Traduit de l'italien par Marco Valdo M.I.

cote : ITA05N584

Date/année d'écriture de la pièce : 1964
Date/année de traduction de la pièce : 2001

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Eleonora d' Arborea

ELEONORA D' ARBOREA

Giuseppe DESSÌ

Récit dramatique en quatre actes

Eleonora d'Arborea

Petite note introductive

Giuseppe DESSÌ est un des noms parmi les plus significatifs de la littérature italienne contemporaine et en même temps l'écrivain le plus important de ces cinquante dernières années en Sardaigne. Né à Cagliari en 1909, il a passé son enfance et son adolescence à Villacidro (Sardaigne). Il s'est formé à l'Université de Pise et dans le milieu littéraire de Florence et de Ferrare, mais il a complété, comme il l'a écrit lui-même, son perfectionnement dans le milieu politiquement vif et stimulant de la Sassari antifasciste et de l'après-guerre. Rome a été ensuite la ville où il a parcouru les années créatrices de ses œuvres les plus matures jusqu'à Paese d'Ombre qui avec l'attribution du Prix Strega, a consacré sa réputation d'écrivain réservé et à l'écart mais protagoniste du renouveau du langage narratif du Vingtième siècle. Personne mieux et plus que lui, si ce n'est Deledda, n'a raconté son Ile, son peuple, les sentiments, les affections, les douleurs et les espérances de ses hommes et de ses femmes, dans ses romans et dans ses recueils de récits: *La sposa in città* (1938), *San Silvano* (1939), *Michele Boschino* (1942), *Racconti vecchi e nuovi* (1945), *Storia del principe lui* (1949), *I passeri* (1955), *Isola dell'Angelo* (1957), *La ballerina di carta* (1958), *Introduzione alla vita di Giacomo Scarbo* (1959), *Il disertore* (1961), *Paese d'Ombre* (1972). Il a écrit aussi pour le théâtre et ses "récits dramatiques" (racconti drammatici) ont toujours comme décor la Sardaigne : *La Giustizia*, *Qui non c'è guerra*, *La trincea* [et évidemment, *Eleonora d'Arborea*]. Après sa mort en 1977 ont été publiés à titre posthume un roman et des recueils d'écrits et de récits : *La scelta*, *Un pezzo di luna*, *Come un tiepido vento*.

Eleonora d' Arborea

Personnages

ELEONORA D' ARBOREA

Dame, fille du Giudice d' Arborea Mariano IV et sœur du Giudice Ugone III tous deux décédés, 29 ans au début de l' action.

BRANCALEONE DORIA

Noble génois, mari d' Eleonora, propriétaire de terres et de châteaux et homme de guerre, 36 ans.

FEDERICO, 9 ans

MARIANO, bébé

Fils d' Eleonora et de Brancaleone

L' EVEQUE DE SANTA GIUSTA, 65 ans

LE PERE LORENZO

Prévôt d' Ardara et confesseur d' Eleonora, 70 ans

COMITA ORRÙ

Notable d' Oristano, 65 ans

ONORATO FRAILE

Notable d' Oristano, 40 ans

WALTER SALISBOROUGH

Capitaine mercenaire, anglais, 30 ans

FRANCESCO DEL BARBO

Génois, marchand, ami de Brancaleone, 40 ans

ANDREA MARUFFO

Commandant de la garnison du château de Monteleone, 40 ans

SIEGEL

Allemand à la solde de Brancaleone, lieutenant de Maruffo, 30 ans

FINAMORE

Archiviste au service de Brancaleone et d' Eleonora, 60 ans

Eleonora d' Arborea

LE MARQUIS DE VALIENTES
Ambassadeur du Roi d' Aragon

Notables, officiers, ecclésiastiques, gens du peuple, hommes et femmes de conditions diverses.

L' action se passe en Sardaigne vers la fin du XIVième siècle.

Eleonora d' Arborea

ACTE I

SCENE I

Prologue

Un angle mort de la cour du château de Monteleone Rocca Doria immédiatement après la mort d' Ugone III d' Arborea et de sa fille Benedetta perpétré à Oristano par les Sicaire du Roi Pietro d' Aragon à la fin de l' automne 1383.

Les environs du château se sont transformés, au-delà des murs, en un campement de réfugiés qui ont fui les villages du Goceano envahi par les troupes aragonaises provenant d' Alghero. D' autres réfugiés se sont unis, par peur, aux premiers, et tous cherchent refuge dans le château de Monteleone, où réside Eleonora, sœur du défunt Ugone et femme de Branca Doria, qui à ce moment se trouve à Gênes.

Des groupes d' hommes autour des feux. Des sacs de provision, des chars, des selles, des armes en faisceaux. Quelques hommes et des garçons aident les femmes qui, sous la surveillance de quelques officiers du château, apportent de l' extérieur des provisions. Il y a des enfants et des chiens un peu partout. Il fait froid et tous ces gens s' abritent comme ils peuvent. Un rémouleur affûte des épées, des hallebardes, des couteaux, etc. ... Beaucoup se servent simplement l' aiguiseur qu' ils gardent dans leur besace. On entrevoit les fenêtres basses d' un ample local semi enterré, dans lequel on distribue en continu de la soupe chaude, du lait, etc. Les femmes, actives comme des abeilles, vont, viennent, avec leurs marmots attachés à leurs jupes ou à bras, elles portent des poids, elles lavent, elles étendent le linge, elles langent et allaitent des nouveaux-nés, etc. Elles prennent seulement rarement part aux discussions des hommes, mais quand elles le font, elles sont sûres, pertinentes, comme si elles n' avaient pas perdu une seule réplique. Il y a aussi des soldats réguliers armés, qui font partie de la garnison du château. Ils règlent le trafic, surveillent les portes, etc. aux ordres de leurs officiers. Ce sont tous des étrangers, provenant de l' Italie septentrionale, à la solde de Branca Doria.

Différents groupes d' hommes et de femmes, qui se serrent autour de deux ou trois nouveaux venus, qui racontent.

Eleonora d' Arborea

(Pour la commodité d' écriture les interlocuteurs sont indiqués seulement quand c' est nécessaire : il y a des hommes et des femmes de tous les âges).

Ainsi ils l' ont tué.

Plus de cent blessures d' estoc et de taille.

Tué, massacré, défiguré.

Ils l' ont jeté d' une fenêtre du palais comme un sac, ils l' ont lié à un char, ils l' ont traîné dans la poussière par la Porte de Mer.

Lâches !

Maudits assassins !

Et là, ils l' ont cloué à un arbre.

Lâches !

Personne ne l' a défendu.

Et il est encore là, pendu, comme le Christ du Duomo.

Honte à vous Aristanais ! Honte !

On a dit que c' est nous les Aristanais, mais ce n' est pas vrai.

Nous, nous ne sommes pas maculés du sang du Giudice.

Vous ne l' avez pas défendu !

Le peuple était fatigué...

Vous deviez le défendre !

Nous n' étions pas là, nous ! Nous n' étions pas là quand ça s' est passé !

Le peuple était fatigué mais il ne s' est pas maculé de son sang, non !

Eleonora d' Arborea

C' étaient les notables.

C' était Valore Deligia.

C' était Bartolomeo Vignas, le notaire Pasquale di Vernio...

Personne ne s' est bougé.

Personne ne l' a défendu.

Personne ne l' a détaché de l' arbre.

Honte !

Il ne voulait pas de gardes du corps, il ne voulait pas de protection, rien.

Il se fâchait quand il voyait les bujakesos chez lui.

C' est chez lui qu' ils l' ont tué ?

Oui, dans la Salle du Conseil.

Il disait que la seule défense du Giudice devait être le peuple.

Oui, le peuple ! Le peuple l' a laissé dans les mains de ses assassins ! Le peuple !

Mais qui c' est le peuple ?

Comment ! Qui est le peuple ? Nous sommes le peuple !

Et à présent il est là, passé la Porte de Mer, pendu à un arbre !

Taché de sang et de terre comme une charogne !

Le Giudice d' Arborea !

Le Giudice d' Arborea !

Honte aux Aristanais !

Eleonora d' Arborea

Il ne voulait pas de gardes du corps.

Il était courageux.

Il était superbe.

C' était un homme ! Voilà ce qu' il était, un homme !

Il croyait être le plus fort de tous.

Il était le plus fort ! Il était !

Non, il ne méritait pas cette fin.

Combien de fois avait-il été blessé au combat !

Lui, il se jetait au milieu de la mêlée, il ouvrait la voie aux autres.

Ils ont rouvert toutes ses vieilles blessures à la pointe de l' épée.

Et on a tué sa fille, Benedetta.

Où est-elle ? Où est Benedetta ?

Elle est restée dans la Salle du Conseil. Les moines ont préparé son corps et ont lavé le pavement.

Mais à présent, où est-elle ?

Dans l' église de Santa Maria.

Que Dieu accueille son âme innocente.

2

Laissez-la pleurer, qu' elle se soulage.

Les pleurs font du bien, ils reposent. Ils sont comme le sommeil. *(A une femme qui prend de l' eau à un puits)*. Bienheureuses vous autres les femmes qui pouvez pleurer. Vous vous soulagez et puis, vous vous sentez bien.

Eleonora d' Arborea

Tu dis ?

Nous les hommes, nous n' arrivons pas à pleurer. Nous n' avons pas de larmes, nous. *(Il passe la gourde dans laquelle il a bu)*. Nous sommes secs comme l' amadou.

C' est pour ça que vous buvez tant.

As-tu jamais vu pleurer un homme ? ... Je le sais, tu me parles là de quelqu' un qui a bu... Mais moi, je parle d' un homme sain... Avez-vous jamais vu pleurer un homme véritable, vous autres ?

Tire-toi ! Tire-toi de là !

Nous les hommes, notre douleur nous la portons en dedans.

Notre douleur se transforme en pierre. Là *(Il se touche la poitrine)*, là *(Il se touche le ventre)* ... Mais les femmes, c' est une autre chose. Elles pleurent, elles suent, elles se pissent dessous et elles se libèrent.

C' est pour ça que vous les hommes souffrez du mal de la pierre.

*Les hommes rient, la femme reste sérieuse.
(En tournant la tête vers les fenêtres illuminées, en haut).*

Vous voulez la finir ?

Tous regardent vers les fenêtres et arrêtent de rire et de parler à haute voix.

Laissez-la pleurer ! ... Laissez-la pleurer ! ...

Vous ne le pleurez pas, vous, votre frère ! ...

Ils m' entrent dans les os comme la pluie d' hiver, ces pleurs. Ah ! si au lieu de pleurer, elle vaquait à ses intérêts !

(En versant de l' eau du seau dans un broc)
Elle ne peut décider de rien tant que son mari ne revient pas.

Et quand revient-il ?

Eleonora d' Arborea

Qui le sait quand il reviendra, Branca Doria ! Il est parti mardi dernier.

Alors, il mettra un bon moment à revenir.

Et entretemps, qui sait quelles autres choses se passeront !

Valore Deligia viendra ici. Car il veut aussi la chasser, elle et ses enfants. Il ne sera pas tranquille tant qu' ils seront vivants.

Qu' il vienne seulement ! Ne sommes-nous pas ici, nous ?

Ah ! Tu mourras en combattant, mon frère !

Pourquoi, toi, tu ne veux pas combattre ?

Et comment non ? Je devrai combattre... Mais il me plairait plus de semer mon blé.

Et alors, va-t-en. Qu' est-ce que tu attends ?

Eh là ! J' ai dit que je voudrais... Sais-tu ce qu' il faut faire ?

Sortir d' ici, aller à la rencontre de Valore Deligia, ne pas se laisser prendre au piège...

Il a raison. Une bataille en rase campagne : voilà ce que nous voulons.

Nous avons toujours gagné.

Mais c' était Mariano qui nous commandait, c' était Ugone ! À présent, qui nous commande ? Maruffo ?

Maruffo ou pas Maruffo, il ne faut pas nous laisser enfermer dans la trappe. C' est pour cela que je dis que Lianora au lieu de pleurer... On a décidé d' amener des vivres ! *(Il montre des hommes et des femmes qui apportent des provisions de l' extérieur)*. Valore Deligia ne vient certainement pas seul ! Il vient avec les Aragonais d' Alghero et de Cagliari. Et nous ici, enfermés dans la trappe ! Nous sommes si nombreux et les vivres s' épuiseront vite.

Tu veux dire que nous mangerons ton cheval.

Eleonora d'Arborea

Seulement le mien ? Nous mangerons des chevaux ! Des chevaux, des chiens, des chats et aussi des rats !

Pouah ! Quelles horreurs ! *(Il se lève et il s' en va dans un autre groupe).*

Nous mangerons aussi les morts, je te le dis !

Protestations.

C' est ainsi ! Nous ne devons pas attendre qu' ils arrivent et nous enferment dans la trappe.

Et que devrait-elle faire, elle *(Il indique les fenêtres illuminées)*, selon toi ?

Se mettre en marche, avec nous tous, foncer sur les Aristanais et les faire fuir tous.

Ah! Ah! Pourquoi ne montes-tu pas le lui dire? Il se pourrait qu' elle te fasse commandant en chef.

3

(Montrant les fenêtres). Ce n' est pas elle qui pleure. Elle est là, mais elle ne pleure pas.

Non ? Alors qui c' est, çà ? *(Il indique quelque chose en l' air avec le doigt)*

Ce sont ses femmes de compagnie. Elles pleurent pour elle, pour aider ses larmes.

(Une femme qui allaite un bébé) Les grandes douleurs n' ont pas de larmes.

Dis tout de suite qu' elle aussi a un enfant au sein et qu' elle a peur de lui gâter le lait.

Quoi ! Tu veux l' allaiter, toi, l' enfant ?

Eleonora d' Arborea

Pourtant ce que j' ai entendu d' abord, c' était la voix de Lianora.

De Lianora ? Mais non ! Il t' a semblé.

C' était sa voix. « Ugo ! Ugo ! », a-t-elle dit. Elle appelait son frère mort. Elle seule l' appelait ainsi, Ugo.

La femme échange avec une autre à côté d' elle un regard de compassion pour les hommes, puis ensemble, elles s' éloignent. Les hommes restent à se regarder entre eux, intimidés.

(A voix basse, comme en se retenant). Et pourtant c' était sa voix ! « Ugo ! Ugo ! », qu' elle disait.

S' approche du groupe un officier étranger, blond, grand : c' est l' Anglais Walter Salisborough, à la solde des Arborea, un des premiers arrivés d' Oristano avec la nouvelle.

Qui d' entre vous a vu Onorato Fraile ?

Les hommes se regardent l' un l' autre, haussent les épaules sans un mot, méfiants.

Personne ne l' a vu ? Un homme pas très grand, robuste... Il lui manque une oreille...

D' un groupe voisin, quelqu' un répond qui était en train de souffler sur le feu, à genoux.

Oui, seigneur. Je suis là.

Salisborough fait un signe à l' homme et s' éloigne.

Et celui-là, qui c' est ?

C' est Walter Salisbo, l' Anglais.

Ils sont vraiment fous de le laisser entrer là à l' intérieur.

Et pourquoi ? N' est-il pas au service d' Arborea, lui ?

Eleonora d' Arborea

J' ai entendu dire que celui-là est ami de Valore Deligia.

Il n' est pas ami de Valore Deligia, lui ! Qu' est-ce que tu sais ?

Il était dans la conjuration pour découvrir la conjuration. Vous parlez sans savoir.

Et toi qu' en sais-tu ?

Je suis d' Aristani. Je viens de là.

Tu as tout vu ?

Tu as vu Ugo mort ?

Et Benedetta ?

Tu as vu quand ils l' ont traîné dans la poussière derrière le char ?

Et tu es resté là à regarder !

Si, à regarder, comme on regarde un fleuve en crue.

Pourquoi ne vas-tu pas là-haut, chez elle, dire tout ce que tu as vu ? Va-le-lui dire ! Qu' elle arrête de pleurer ! Qu' elle se bouge !

Si, si, vas-y !

Nous aussi, nous sommes un fleuve. Va-le-lui dire !

Eleonora d'Arborea

SCENE II

Une salle du château de Monteleone Rocca Doria à quelques kilomètres de l'autre base génoise (précisément Castel Genovese).

ELEONORA *fin*it d'allaiter le petit Mariano et se couvre le sein quand un serviteur annonce Francesco Del Barbo. A côté d'elle se trouve la bonne d'enfants qui attend.

DEL BARBO *entre* et s'incline respectueusement.

ELEONORA, *absorbée et arrêtée sur une seule idée comme celle qui a longuement pleuré, berce en silence le bébé, auquel elle semble tenir un tendre, passionné discours sans paroles. Del Barbo l'observe dans un silence respectueux. Finalement, Eleonora s'adresse directement à Del Barbo.* Pourquoi n'est-il pas ici, lui ? ... Dites-moi, Francesco Del Barbo, vous qui êtes son ami... dites-moi pourquoi lui n'est pas ici, avec nous, maintenant ? ...

La bonne fait signe à Eleonora de parler bas pour ne pas éveiller l'enfant, et elle cherche à le prendre, mais Eleonora l'évite, en continuant à regarder fixement Del Barbo, qui voudrait répondre mais n'a pas d'arguments.

...Vous qui êtes son ami ! *(Elle se penche sur l'enfant, l'embrasse tendrement, mais en l'effleurant à peine et le passe à la bonne qui l'accueille entre ses bras et s'en va rapidement).* Pourquoi ? ... *(Concentrée).* Pourquoi cela s'est-il passé quand lui n'est pas ici ?

DEL BARBO. S'il savait... si quelqu'un avait pu l'avertir... Madame, vous devez vous faire une raison, il y a la mer entre...

ELEONORA, *en se tournant en sursaut.* La mer, la mer, toujours la mer ! ... Il devait être ici avec moi, avec nous ! ...

DEL BARBO, *retrouvant la maîtrise de soi.* Il se passera de nombreux jours avant que Branca Doria ne puisse être averti...

ELEONORA, *comme si elle ne comprenait pas.* De nombreux jours ! ...

DEL BARBO, *avec calme et fermeté.* Vous devez être forte, vous devez avoir confiance et ne pas perdre votre calme.

Eleonora d' Arborea

ELEONORA, *comme si elle devenait raisonnable par enchantement*. Chaque fois qu' il va à Gênes, j' oublie que Gênes est si lointaine, qu' il y a la mer au milieu ; et j' ai de mauvaises pensées et je l' engueule, en moi-même... Ah ! je ne peux supporter cet éloignement... *(A nouveau désespérée, pendant un instant, joignant les mains avec déchirement)*. Pourquoi est-il parti justement maintenant ? ...

DEL BARBO fait un pas vers elle comme pour la consoler, il va dire quelque chose.

ELEONORA *l' arrête d' un geste bref*. Non, non... *(En ravalant ses larmes)*. Quand on commence à pleurer, on n' en finit plus... Je hais la mer, je la hais... *(Elle se couvre le visage avec les mains, elle pleure en silence)*.

DEL BARBO, profondément ému. Pleurez, soulagez-vous... ça vous fait du bien de pleurer.

ELEONORA, *en s' essuyant ses larmes avec les doigts comme si elle voulait en effacer la trace*. Je cherche à penser à ce qu' il pense lui... je cherche à deviner ses pensées... Mais lui, sait-il que Ugo est mort ? ... *(Avec une violence contenue)* Qu' ils l' ont tué, il le sait lui ? ...

DEL BARBO la regarde, à nouveau désolé, sans paroles, devinant presque le terrible soupçon d' Eleonora.

ELEONORA, *comme si elle reculait devant les paroles dites*. Comment ferai-je pour pénétrer sa pensée s' il ne sait pas ? ... Si lui ne sait pas ? ... Peut-être qu' il ne sait encore rien.

DEL BARBO, simple et ferme. Certainement qu' il ne le sait pas. Et comment pourrait-il le savoir ?

ELEONORA *se recroqueville dans un coin de l' ample fauteuil, comme si elle avait pris froid*. Parmi les conjurés qui ont assassiné Ugo, il y a Pasquale di Vernio *(Un rapide, pénétrant coup d' œil à Del Barbo, qui abaisse ses yeux et reste impassible)* ... Un Génois... Il est venu ici l' année dernière pour Noël... Vous y étiez aussi... Vous vous en souvenez certainement...

DEL BARBO. Oui, je le connais.

Eleonora d' Arborea

ELEONORA, *comme perdue dans ses souvenirs, mais en réalité surveillant Del Barbo*. Pensez, Del Barbo, il y a à peine un an... Nous étions assis ici, comme aujourd' hui, vous vous en souvenez ? ... Et je vous comptais les quatre mille florins pour le Doge Niccolo di Guarco... Il y a à peine un an, moi, Lianora Arbarèe - ces sous étaient les miens, vous le savez ! ... Pas ceux de mon mari, les miens ! - je me sentais si riche, si puissante de prêter au Doge de Gênes quatre mille florins !

DEL BARBO. Et ce fut un bon investissement.

ELEONORA. Je préférerais les avoir là, aujourd' hui ! (*Elle frappe un coffre de la main*).

DEL BARBO. Ce pacte d' amitié est toujours valide. Le Doge de Gênes est votre ami aujourd' hui comme alors. (*Une pause durant laquelle Eleonora le scrute en silence*). Pourquoi vous laissez-vous emporter par ces soupçons ?

ELEONORA, *froide et calme*. Mon frère est mort. Ils l' ont assassiné dans notre propre maison. Ils sont entrés dans la maison comme des amis et ils l' ont massacré. Parmi les assassins, il y avait Pasquale di Vernio... Un Génois.

DEL BARBO. Un homme discrédité, un misérable... Quelqu' un qui n' oserait jamais remettre les pieds à Gênes ...

ELEONORA. ... sauf après qu' il ait rendu un grand service. Et ce sont des hommes comme Pasquale di Vernio dont on se sert pour accomplir la trahison.

DEL BARBO, *avec force*. Il n' y avait pas seulement le Génois di Vernio dans la conjuration, il y avait aussi des Pisans et des Aragonais.

ELEONORA. Car Aragon, Gênes et Pise s' étaient mis d' accord et avaient conclu un pacte pour écarter Ugo.

DEL BARBO. Mais alors, vous vous méfiez aussi de moi ! Vous pensez que moi aussi ...

ELEONORA. Non, Francesco Del Barbo, non ! Les hommes honnêtes, comme vous, sont laissés de côté dans ces occasions. Sinon comment ferait-on après, eh ! Les hommes comme vous sont tenus en réserve, pour après.

DEL BARBO. Madame !

Eleonora d'Arborea

ELEONORA. Ah ! Je ne doute certainement pas de votre bonne foi, Francesco Del Barbo. Mais je suis tout de même seule. C' est de bonne foi que vous secondez le commandant Maruffo.

DEL BARBO. Andrea Maruffo est un homme d' honneur. Il est au service de Branca Doria depuis vingt-cinq ans.

ELEONORA. Je le sais. Mon mari s' y fie aveuglément et il fait bien. Mais moi, moi pourquoi suis-je retenue ici comme une prisonnière ?

DEL BARBO. Que dites-vous ? Andrea Maruffo se préoccupe seulement de votre sécurité et de celle de vos deux enfants ! Le château est rempli de gens... Entendez-vous ? *(on entend le bruit des gens qui occupent les cours du château et ses dépendances)*. Tous ces gens qui entrent, qui sortent ! Il y a trop de gens, trop de confusion, ici, dans le château !

ELEONORA. Ce sont mes gens. Ils sont venus me demander aide et protection. *(Une pause)*. Ugo aussi se fiait - se fiait à ses gens... J' ai appris des choses terribles !

DEL BARBO. Vous voyez ! Non, vous ne devez permettre à personne de parvenir jusqu' ici. Maruffo a raison.

ELEONORA. Non, non, personne n' a violé la consigne, il n' est venu personne ici. J' y ai été moi, je suis descendue en cachette et j' ai entendu moi, avec mes oreilles, ce que disent les gens.

DEL BARBO. Vous ? ... Vous êtes descendue et vous avez ...

ELEONORA. Oui, moi. *(Comme entre parenthèses)*. Mais ne vous effrayez pas ainsi, personne ne m' a reconnue. Les gens parlent, parlent librement. Ils ne sont pas comme vous autres qui mesurez chaque mot, chaque soupir. Non, eux savent beaucoup de choses et les disent. J' ai entendu des choses terribles sur mon frère et sur sa mort... Mais pas seulement cela. J' ai entendu des choses qui m' ont consolée comme aucun autre mot ne pourrait me consoler... Ils le critiquent, même à présent, mais ils pleurent comme moi. Comme moi ! Ils disent qu' il était dur, qu' il avait la main pesante. Mais ils savent que depuis qu' il était garçon, il n' a fait que combattre pour eux *(Une pause)*.

Eleonora d' Arborea

DEL BARBO, *pendant un moment ne répond pas, puis.* Vous devez partir avec moi, Madame.

ELEONORA. Je me suis demandé de nombreuses fois comment ont fait mon père et Ugo pour tenir tête à un roi puissant comme le Roi d' Aragon. Le Roi d' Aragon est arrivé ici avec des centaines de bateaux, des milliers et des milliers d' hommes à pied et à cheval... Ils ont mis des jours et des jours pour débarquer... Il semblait qu' ils devaient seulement s' aligner sur la plaine, avancer avec leurs bannières déployées pour devenir maîtres de toute l' île... Et au contraire nous n' avons jamais perdu une seule bataille...

DEL BARBO fait un geste comme pour dire : Eau passée.

ELEONORA *qui l' observe et a compris.* Je sais ce que vous pensez.

DEL BARBO *en implorant presque.* Vous devez partir avec moi cette nuit. Prenez les enfants et partez avec moi, en cachette. Avant qu' il fasse jour, nous arrivons au Castel Genovese, nous y embarquons... Sous trois jours, si le vent est bon, nous sommes à Gênes. Mais personne ne doit savoir, personne. Vous êtes en péril, vos fils sont en péril... Federico et Mariano sont les derniers héritiers d' Arborea et il y a trop de gens qui ont intérêt à...

ELEONORA. Et ainsi, ici en Sardaigne, il ne restera même plus l' ombre d' Arborea. Le Roi d' Aragon débarquera tranquillement avec une armée de parade. Plus personne, tout en ordre, finies les querelles, les guerres ! L' Évêque de Santa Giusta chantera le Te Deum au Dôme et Valore Deligia sera nommé vice-Roi.

DEL BARBO. Cela arrivera si vous restez ici et que vous vous faites prendre au piège.

ELEONORA. Je ne sais que faire. *(Elle pense, puis, avec vivacité).* Mais asseyez-vous ! Il y a trois nuits que je ne dors pas et je suis fatiguée. Je ne peux supporter de vous voir debout.

DEL BARBO s' assied.

ELEONORA. Si je vous demandais de me jurer par la Très Sainte Vierge des Martyrs... *(Elle le regarde en face et attend un instant, puis changeant de ton, coupante et joyeuse, en riant en elle-même).* Ah ! Ce sont des plaisanteries qui ne se font pas, n' est-ce pas ? Le nom de la Vierge fait trembler les hommes

Eleonora d'Arborea

les plus forts et les plus honnêtes. Vous êtes fort et honnête, Francesco Del Barbo, mais il y a des choses que vous, justement à cause de votre honnêteté, vous ne pouvez pas me dire.

DEL BARBO. Vous n'avez pas confiance en moi ?

ELEONORA *gravement*. Et vous, en moi, vous avez confiance ? *(Une pause)*. Moi aussi, j'avais pensé partir avec les enfants. Mais on pense tant de choses ... Je pensais m'en aller en France, chez ma sœur.

DEL BARBO. En France !

ELEONORA. Vous croyez qu'à Gênes, Federico et Mariano seraient en sécurité, est-ce vrai ? Autrement, vous ne m'auriez pas proposé de chercher refuge à Gênes.

DEL BARBO. Certainement !

ELEONORA. Del Barbo, vous êtes un honnête homme. Vous êtes un brave, un honnête marchand habitué à respecter votre parole. La parole donnée est comme une lettre de crédit. Mais pour des gens de gouvernement, ce n'est pas ainsi. A Gênes, Federico et Mariano auraient été deux otages. Ni plus ni moins que deux otages, comme à Pise, ou à Barcelone.

DEL BARBO. Madame, je ne sais ce que vous avez à l'esprit.

ELEONORA. Je préfère attendre mon mari ici. Il ne tardera pas à arriver, si ce que disent les gens est vrai. *(Elle indique la fenêtre)*

DEL BARBO. Que dit-on ?

ELEONORA. Que Pasquale de Vernio a envoyé un message à Gênes juste après l'assassinat d'Ugo.

DEL BARBO *incrédule, en désapprouvant*. Oh ! Que dites-vous, que dites-vous là !

ELEONORA *rapide, implacable*. Ou alors vous croyez que mon mari m'attend tranquillement à Gênes, qu'il a déjà tout arrangé ? ...

DEL BARBO. Madame, je vous conjure de vous fier à moi, au Doge... et à votre mari. Pour le bien de vos fils. Partez cette nuit. Ne perdez pas de temps.

Eleonora d' Arborea

ELEONORA. J' ai besoin d' y penser.

DEL BARBO *avec un geste de résignation patiente.* Je ne partirai pas sans vous.
(Il sort).

ELEONORA reste avec les yeux fixes, pensifs, comme si Del Barbo était toujours là.

Eleonora d' Arborea

SCENE III

ELEONORA est assise sur une chaise à haut dossier, occupée à ranger les papiers que le vieux chancelier Donato Finamore lui tend au fur et à mesure - papiers et parchemins - il les sort d' un coffre qui se trouve au pied de la haute chaise. Une grande table encombrée de papiers et de parchemins. Debout, distant de quelques pas de la table, il y a un homme du peuple, Onorato Fraile, venu d' Oristano. Puis Antonio Maruffo, Otto Siegel, Walter Salisborough, Michele Zori.

FRAILE. Trois fois, j' ai cherché à parler avec lui et je n' ai jamais réussi. Il n' était pas comme feu Mariano, votre père, qui écoutait tous et voulait des conseils de tout le monde - même si après il faisait ce qu' il voulait, comme de juste... Votre frère n' écoutait personne, il ne voulait voir personne.

Eleonora jette de temps en temps un coup d' œil à Fraile, mais elle continue ostensiblement à examiner les papiers en les prenant des mains du vieux chancelier et en jetant ceux qui ne l' intéressent pas et que le vieux s' empresse de recueillir et de remettre en ordre.

FRAILE. Amis et ennemis, il ne voulait voir personne. Pour lui, ils étaient tous pareils, amis et ennemis. Et lui, il était seul. Nous avons tout fait pour l' avertir. Je voyais de sales têtes dans ses environs ; on comprenait qu' il allait se passer quelque chose. Si j' avais pu lui dire seulement un seul mot ! Le commandant des bujakesos me soupçonnait en me voyant toujours autour du palais. Alors, je lui dis : « Je veux parler au Giudice. Il y a de sales têtes dans le coin. » Je lui dis aussi qu' un de mes cousins avait vu Valore Deligia qui était auparavant en Espagne, à la cour de don Pedro, qui l' avait fait comte du Goceano au détriment d' Ugone.

ELEONORA, *presque à contrecœur*. Et lui, le commandant des bujakesos ?

FRAILE. Il me chassa. Il me dit : « Tu es venu pour semer la zizanie. Va-t-en ! » Et comme je disais encore que je voulais parler au Giudice, il dégaina son épée et il fit semblant de me donner un coup, mais je vis qu' avec ses yeux, il me faisait un tout autre discours et je compris qu' il ne voulait pas parler devant les personnes qui étaient là dans le corps de garde.

Eleonora d'Arborea

ELEONORA. . Et alors ?

FRAILE. Je retournai de nuit et je lui dis tout ce que je savais. Il me dit qu' il était informé et qu' il était sûr que Deligia, en accord avec les Aragonais, était en train de comploter.

ELEONORA. Seulement avec les Aragonais ?

FRAILE. Aragonais, Pisans... *(Après une hésitation)*. Génois. *(Pause)*. Après qu' Ugone avait fait pendre ces deux médecins pisans, tous s' étaient mis d' accord contre lui : Aragonais, Génois, Pisans... *(Reprenant le récit interrompu)*. Le Commandant me dit qu' il avait cherché à en parler à Ugone, mais lui, rien. Il ne voulait pas entendre parler de ça. Je dis qu' il devait réessayer, même s' il se fâchait. Et il dut avoir réessayé, car Ugone... *(Il hésite)* ... Beh ! Laissons tomber !

ELEONORA. Beh ? ...

FRAILE *avec un effort*. En somme, votre frère lui a cassé les dents avec le pommeau de son épée et il l' a fait enfermer dans la tour et à sa place, il a mis justement quelqu' un qui était d' accord avec les conjurés. Pour lui, l' un ou l' autre, c' était la même chose.

ELEONORA, *avec amertume et détachement*. Et tu as fait une telle route pour venir dire ça ? Lui, il est mort et le peu que vous avez fait n' a servi à rien.

FRAILE. Nous avons cherché à faire tout ce que nous pouvions.

ELEONORA. Peu, vous avez fait peu.

FRAILE. Si nous avons pu faire plus, nous ne serions pas venus ici. Nous sommes venus demander votre aide.

ELEONORA. Aide ? à moi ? Et quelle aide, je puis vous donner, moi ? *(Avec sarcasme)*. L' aide, s' il le faut, vous devez la demander à mon mari, pas à moi. Lui est Génois. Derrière mon mari, il y a le Doge, Gênes... et peut-être, aussi Aragon. Je suis une pauvre femme.

FRAILE. C' est de vous que nous avons besoin.